

**Des routes
et
des Hommes**

Carl-Eric et Adrien ALEXIS

«Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement des auteurs ou de leurs ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.»

D/2010/12040/9

Les Editions du Peuple

Rue Bourboux, 27

5670 Viroinval - Belgique

www.les-editions-du-peuple.be

www.terresenvue.org

© Les Editions du Peuple 2010. Tous droits réservés

ISBN 978-2-87531-008-8

Couverture : Olivier Debie – www.debie.com

Adaptations graphiques : Grégory Biron

Secrétaire de rédaction : Carlota M. Carriel

Dépôt légal : Décembre 2010

Les Editions du Peuple

*A nos parents,
Aux proches qui nous ont quittés trop tôt,
A toutes celles et à tous ceux, ici et ailleurs, qui ont rendu cette
aventure possible.*

ditions du Peuple

Préface

L'aventure humaine est un chemin guidé par la curiosité. En route, on y acquiert des expériences qui n'existent pas dans les livres et des observations qui nous aident à mesurer le monde qui nous entoure.

Car si l'aire des grandes explorations a des limites, l'urgence des changements climatiques nous oblige à repenser notre mode de vie et notre connaissance scientifique. Aujourd'hui, les écosystèmes de notre planète se modifient à un rythme de plus en plus soutenu et la biodiversité qui la compose est forcée de s'adapter ou appelée à disparaître. C'est en gardant un esprit curieux que nous continuerons à comprendre et à saisir les évolutions autour de nous. Et même si les points les plus reculés de la planète ont été foulés par l'homme, nous avons plus que jamais besoin de ces nouveaux aventuriers des temps modernes qui seront autant de témoins qui, parce qu'ils seront allés là où la plupart d'entre nous ne pouvons nous rendre, nous rappelleront l'urgence d'une action concertée pour mettre en place les bases d'une véritable lutte contre les changements climatiques.

Alain Hubert

1. QUELQUE CHOSE À VOUS DIRE...

Ceci est l'histoire de deux « monsieur Tout-le-monde ». Ils ont quitté travail, famille, amis afin de réaliser leur rêve : un voyage de plusieurs mois, en vélo, à travers différents continents. Rien d'exceptionnel donc...

Cette histoire, c'est la nôtre. Celle de deux frères que beaucoup de choses opposent, mais que l'essentiel pour réaliser un tel projet réunit : l'envie de découvrir et de rencontrer. Ensemble, nous réveillerons nos cinq sens pour capter l'air du temps, l'air du lieu. L'un de nous deux est rigoureux, organisé. L'autre est plus va-comme-je-te-pousse. Deux personnalités différentes, mais complémentaires, deux frères qui se connaissent bien, indispensable clé pour réussir un tel pari.

Au départ, il y a une envie : celle d'effectuer un long voyage et de ne pas attendre pour le faire. De partir par nos propres moyens, avec notre propre force motrice. *By fair means*¹ comme dit Sylvain Tesson, un écrivain-voyageur français. A armes égales avec la nature. Pour mieux sentir les pays traversés, les gens rencontrés. Pour mieux vivre les découvertes. Un éloge de la lenteur en quelque sorte. Parce que nous voulons voyager lentement, prendre le temps.

¹ *par nos propres moyens*

Bien avant de donner le premier coup de pédale, cette expérience est une remise en question. Une introspection, un retour sur soi alors que l'on n'est même pas encore partis, une réflexion sur notre manière de vivre, nos vies, nos priorités... Un voyage, aussi magnifique soit-il, aussi beau soit-il, vaut-il la peine de tout quitter ? Va-t-on retrouver un travail une fois rentrés ? Peut-être arrivera-t-il quelque chose à un membre de notre famille, pendant notre absence ? Peut-être nous arrivera-t-il quelque chose, à mon frère ou à moi ? Va-t-on y arriver, physiquement, mentalement ?

Sortir des sentiers battus par les agences de voyages, par les tour-opérateurs, c'est aller vers l'inconnu. Ce même inconnu qui, selon Antoine de Saint-Exupéry, épouvante, effraie, repousse, pousse à renoncer. Mais qui, en même temps, attire, nous attire. Tous les jours découvrir, se remettre en question, se (re)motiver. Tous les jours un nouveau départ... Bien sûr, ce ne sera pas toujours facile. On le sait, on le veut.

Nous voulons profiter de notre jeunesse. Nous voulons profiter de la vie. Simplement. Pleinement. Au départ, pour voir le monde. A la fin, surtout pour voir du monde. Nous avons envie de saisir cette chance de réaliser ce rêve.

Au début, le plus difficile est à faire : prendre la décision de partir. Faire une croix, temporaire, sur un emploi, la famille, les amis, le confort, l'habitude, le quotidien. Laisser tout ce qui est connu, acquis, tout ce qui est derrière nous pour aller voir ailleurs.

Autre chose délicate : l'annoncer à nos parents. Leur annoncer que leurs deux seuls fils vont parcourir les routes pendant un an, avec les risques que cela comporte. Nous savons que la tâche sera âpre. Nous sommes

conscients que cette aventure d'un an ne fait pas partie de leur vision de la vie.

Depuis quelques mois, nous travaillons à la concrétisation de notre périple. Une fois que nous avons bien avancé dans les préparatifs, nous nous décidons à leur annoncer la chose. Comment vont-ils réagir ? Nous savons que, dans un premier temps, nous allons les décevoir. Nous savons qu'ils ne vont probablement pas abonder dans notre sens.

Un soir comme les autres, entre le souper et le film, nous prenons notre courage à deux mains pour les informer de notre intention de partir...

Adrien se lance :

— Papa, maman, on a quelque chose à vous dire. Ce n'est ni une bonne ni une mauvaise nouvelle...

Suit alors une longue explication de notre projet. L'itinéraire, le moyen de transport, la durée, la date prévue du départ et du retour, le budget. Nous expliquons tout.

La réaction ne tarde pas. Négative comme on le craignait... L'entreprise leur semble saugrenue.

— Vous êtes complètement fous ! C'est hors de question, vous ne partirez pas, vous avez fait des études, vous avez un bon travail, il est hors de question de tout abandonner pour ça !

Le choc est frontal. On savait que nos parents allaient réagir à l'annonce de ce projet un peu fou, mais pas à ce point.

L'espace de quelques heures, nous nous demandons même si, finalement, ils n'ont pas raison. Si ce n'est pas un caprice de jeunes Occidentaux nantis que nous sommes. Ne devrions-nous pas, plutôt que de penser à prendre du

bon temps en voyageant, songer à des choses « sérieuses », aux trucs « importants » qui font la vie d'un adulte ? Avoir une belle carrière, une belle maison, une belle épouse, de beaux enfants, une belle voiture...

Nous reprenons bien vite nos esprits. Nous irons jusqu'au bout des choses ! Pour ne pas regretter de ne l'avoir pas fait. Pour vivre autre chose. Pour vivre, tout simplement, et ne pas s'emmerder. Parce qu'on n'a pas envie d'attendre. Attendre quoi d'ailleurs ?! Que les choses se présentent d'elles-mêmes, que les autres fassent des choix à notre place, que le métro-boulot-dodo se mette en place et nous oblige à oublier nos projets ? C'est maintenant ou beaucoup, beaucoup plus tard ! Ce n'est pas à 60 ans qu'on va entreprendre ce genre d'aventure... Quoique, ça se discute aussi ça !

Tout quitter pour voyager, l'habitude n'est pas celle-là, dans notre milieu. Des gens « normaux » font des études, trouvent un travail, se marient, achètent une maison, font des enfants, achètent un chien, un chat, partent en vacances... Mais pas plus d'un mois grand maximum ! Le cadre, le quadrillage de la vie n'est pas fait pour en sortir.

Beaucoup considèrent la ligne toute tracée. Nous, nous tracerons notre route nous-mêmes. Nous définirons seuls nos propres obligations. Et si c'était ça le luxe ?! Et si le luxe c'était l'espace ?! L'espace que l'on se crée mentalement. Lorsqu'on ne s'enferme pas dans le cadre dessiné par soi-même ou par les autres... Il n'y a que les poissons morts qui suivent le courant. Nous avons envie d'être en vie, de suivre notre courant, notre route.

A force de motivation et de perspicacité, petit à petit, nous arrivons malgré tout à convaincre nos parents. Un travail de longue haleine. Car nous savons que nous avons

besoin de leur soutien. Maintenant et quand nous serons à l'autre bout du monde. Notre moral en dépendra. Et c'est une des clés pour aller au bout du chemin.

Se faire plaisir en est une autre. Et c'est avant tout ce qui a guidé notre démarche. C'est notre raison principale. Nous roulerons dans les pays que nous avons envie de voir. On n'a pas envie de s'obliger à suivre un itinéraire dicté par tel ou tel « record » à battre. C'est notre cœur qui doit battre. Il battra physiquement, c'est sûr. Nous voulons aussi qu'il batte d'émotions. Car en choisissant le vélo, nous faisons le choix d'un voyage physique, mais aussi d'un voyage de rencontres, de découvertes. *Chacun sa route, chacun son chemin*, dit la chanson. Chacun son voyage aussi.

Le plaisir sera donc la pierre angulaire de l'aventure. Sans être une fuite de quoi que ce soit. Aujourd'hui, partir sur « le long cours » signifie presque automatiquement la fuite de quelque chose, la fuite vers quelque chose. On ne peut pas entreprendre un tel défi sans être suspect.

On est tellement bien chez nous ! Pourquoi ont-ils envie de voir le monde ? Est-ce normal d'être ainsi curieux de ce qui nous entoure ? Ce n'est plus normal d'être nomade, fût-ce même pour un temps seulement. Ce n'est pas normal de vouloir se faire mal ainsi. On doit être un marginal, être à côté des pompes de la société pour faire ça ! Forcément.

« Pourquoi partir ? » se demandent les sceptiques et les surpris. La question nous sera posée des dizaines et des dizaines de fois. « Pourquoi pas ! » avons-nous envie de répondre. Est-ce si incongru d'être curieux du monde, des gens qui nous entourent ? Le monde sera notre terrain de jeux, de rencontres pendant près d'une année.

Aujourd'hui, il suffit d'allumer sa télé ou son ordinateur

pour être connecté à la terre entière, pour tout savoir sur ce monde qui nous entoure. Et pourtant, jamais peut-être, le repli sur soi n'a été aussi intense. On « tweet »², on met son profil Facebook à jour, on a des centaines d'amis sur la Toile. Mais on n'ose adresser la parole à un quidam dans la rue pour demander son chemin. On a le GPS pour ça... La technologie nous rapproche ?! Elle nous éloigne, oui ! Pas de GPS pour nous. De bonnes vieilles cartes et puis surtout, les gens que nous croiserons.

Mais au fait, pourquoi, pour qui faut-il se justifier ? *Un voyage se passe de motifs. Il ne tarde pas à prouver qu'il se suffit à lui-même*, écrivait Nicolas Bouvier. On a envie d'effectuer ce voyage parce qu'on a envie de voyager. Point. Peut-être pour revenir un peu meilleurs aussi. Parce que si nous faisons un voyage, c'est aussi et surtout le voyage qui nous fera.

La vie est trop courte pour être passive. *La fonction propre de l'homme est de vivre, non d'exister. Je ne perdrai pas mes jours à essayer de prolonger ma vie. Je veux brûler tout mon temps*, nous enseigne Jack London.

Et puis surtout, comme le dit si bien Georges Brassens : *Les braves gens n'aiment pas que l'on prenne une autre route qu'eux...*

Tout est dit.

Mais avant de partir, il faut construire notre projet. Il faut le préparer de manière consciencieuse, rigoureuse. C'est encore une autre clé de la réussite. Espérer le meilleur tout en se préparant au pire. Nous partons de rien. Notre expérience est inexistante. Nous sommes conscients de l'ampleur de la tâche. En être conscients et être prêts à relever le défi, c'est l'essentiel. Le reste suit.

² Communiquer sur le réseau social Internet *Tweeter*

Depuis plusieurs mois, notre entreprise mûrit et se construit. Mentalement et physiquement. Nous avons dévoré des bouquins de cyclovoyageurs, nous connaissons tout des sites web sur le sujet. Nous connaissons par cœur les catalogues de matériel pour ce genre d'expédition.

On précise l'itinéraire tout d'abord. Aucun record. Que du plaisir. Après le « pourquoi partir ? » vient le « où partir ? ». Choix difficile tant le monde est un vaste terrain de découverte qui ne demande qu'à être exploré. Voyager, c'est partir, partir quelque part, mais c'est aussi savoir rentrer chez soi. Nous ne voulons donc pas d'un voyage qui nous couperait trop longtemps de nos racines. Après de longues discussions, de nombreuses lectures, une intense réflexion, nous tombons d'accord. Notre itinéraire nous mènera de Namur à Dakar, de Buenos Aires à Lima, de Los Angeles à Québec et d'Amsterdam à Namur. La boucle sera ainsi bouclée.

Nous n'irons pas en Asie. Pourtant, ce n'est pas l'envie qui nous en manque. Nous faisons l'impasse, à contrecœur, notamment sur le Japon, le Népal, la Mongolie, le Bhoutan... sur la Nouvelle-Zélande et l'Australie, entre autres. Autant de pays qui nous tentent énormément. Autant de pays que nous ne visiterons pas tout de suite. Notre portefeuille n'est malheureusement pas extensible. Notre calendrier non plus. Et puis nous ne souhaitons pas partir trop longtemps et devenir ensuite des étrangers dans notre propre pays.

Nous voulons vivre. Mais vivre, c'est aussi choisir et donc renoncer. Nous devons par conséquent faire une croix sur certaines contrées.

L'équipement ensuite... qu'il faut sélectionner avec la plus grande attention. Nos quelques sacoches seront tout

ce que l'on aura pour vivre. Aussi est-il essentiel de bien choisir encore une fois. Ni trop, ni trop peu, ni trop lourd. Simple, solide, facile à réparer en cas de problème. Mike Horn, l'aventurier de l'extrême, est notre maître en cela.

Nous envoyons des centaines d'e-mails. Aux grandes marques comme aux plus modestes. Nike, Reebok, Adidas, Eider, Deuter... Toutes, absolument toutes y passent, et nous renvoient presque invariablement la même réponse : *Votre projet est très intéressant. Toutefois, il ne rentre pas dans le cadre de notre politique de sponsoring. C'est donc avec regrets que nous devons blablabla, blablabla, blablabla...*

Nous ne nous décourageons pas pour autant. Bien au contraire. Tant et si bien que nous parvenons quand même à récolter quelques réponses positives. Nous enfonçons les portes et ça marche !

Lentement mais sûrement, les mois, les jours diminuent avant le grand départ. Quelques médias s'intéressent à nous. Les vélos et le matériel sont prêts. Le moral aussi. Le site Internet est en ligne. Tout roule. Pourvu que ça dure. Au sens propre comme au sens figuré.

Jour J : nous ne pouvons plus reculer. Malgré le léger doute qui nous habite, nous sommes confiants. Les amis, la famille, les proches sont là pour nous voir partir. Le soleil nous encourage et nous réchauffe le cœur. Il nous faut bien son aide. Il règne, en bord de Meuse, un petit air de vacances en ce 8 juillet. On dirait une fête de famille. L'émotion et les larmes sont bien là. Nous ne pensions pas que ce serait aussi difficile. Le cœur lourd, nous voyons nos parents serrer les dents et tenter d'afficher, malgré tout, un sourire de circonstance. Notre maman nous laisse partir difficilement. Notre papa est plus retenu, mais a tout autant de mal. Comme nous...

Le jour du départ, nous ne savons pas de quoi demain sera fait. L'incertitude totale ne nous quittera pratiquement plus. Nous le savons. Nous le voulons. Nous ne sommes pas les premiers à tenter l'expérience. Et encore moins les derniers. Pour nous, l'essentiel est ailleurs. Parce que chaque voyage, aussi grand soit-il, commence par un petit pas, un petit coup de pédale. L'aventure commence ici, derrière la porte, dès que nous tournons le dos à notre « chez nous », au « connu », dès que nous larguons les amarres.

Nous n'aimons pas les « au revoir ». Allons-nous revenir ? Quand ? Comment ? Dans quel état (d'esprit) ? Allons-nous arriver au terme du projet ? Sommes-nous bien préparés ? Sommes-nous prêts mentalement et physiquement ? Après des mots de remerciement, nous donnons nos premiers coups de pédale, nous laissons derrière nous notre famille et nos proches. Déjà une épreuve en soi. Pendant les quelques kilomètres qui nous séparent de la France, plusieurs amis nous accompagnent. Passé la frontière franco-belge, nous sommes seuls. Ou presque. Notre ami Charles reste avec nous pendant la première semaine. On sait que sa bonne humeur et son rire communicatif nous feront le plus grand bien. Derrière ses petites lunettes rondes dorées, cet Harry Potter blondinet, à la tête d'éternel adolescent, a plus d'un tour dans son sac pour mettre de bonne humeur un régiment entier !

Maintenant, ça y est, c'est parti pour une année de nomadisme. Nous avons rendez-vous avec l'inconnu. Nous ne savons pas où nous dormirons ce soir. Il en sera ainsi pendant un an. Pendant un an, nous jouerons aux nomades. A faire et défaire chaque jour nos sacoches. Ne pas s'attacher. Toujours avancer. Ce sera notre quotidien.

Notre aventure, nous allons essayer de vous la faire aimer comme nous l'avons aimée. L'histoire de ce voyage pas tout à fait comme les autres, de deux personnes comme les autres, commence ici... Avec une impossible objectivité, mais une subjectivité honnête obligée.

Les Editions du Peuple

ditions du Peuple

2. MAIS QU'EST-CE QUE JE FOUS ICI ?

8 juillet 2007, 21 h 30, jour J + 80km.

La journée a été magnifique. Une petite centaine de proches étaient là. Tout le monde riait, éclatait de rire. Les « oh ! », les « ah ? » n'ont cessé en voyant nos vélos chargés de leurs bagages. Chacun voulant sa photo avec nous devant le vélo. Pour notre plus grand plaisir ! On a embrassé tout le monde. Ou presque. Avec l'impression d'être un marié qui dit bonjour et au revoir à tous, sans vraiment avoir le temps de parler aux gens qui sont venus pour lui. Départ le long de l'eau, avec le soleil, les amis, les proches et quelques compagnons de route. Petit goût de vacances. Nous sommes sur un nuage.

A l'approche de la frontière française, nos compagnons nous laissent continuer. Seul Charles restera avec nous quelques jours.

Les premiers kilomètres du voyage sont faciles. Longer la Meuse et prendre la direction de Givet. C'est un dimanche de juillet comme on les aime.

A peine le temps de digérer les émotions du départ qu'il faut déjà penser à trouver un endroit pour passer la nuit. Après quelques hésitations, nous nous décidons à

planter la tente dans une petite clairière dans la forêt d'Hargnies, à quelques kilomètres au sud de Givet.

La tente montée, le nécessaire pour dormir installé, le réchaud déplié, le petit matériel de cuisine bien disposé, nous mangeons nos pâtes lyophilisées. Pendant ce temps, des nuages de plus en plus sombres s'accumulent au-dessus de nos têtes. Ce qui devait arriver arriva : la pluie commença à tomber. D'abord doucement. Puis franchement.

Alors que nous prenons l'air sous quelques arbres, à peine réchauffés par un petit feu que Charles a eu toutes les peines à allumer, nous sommes obligés de battre en retraite. Les nuages déversent sur nous tout ce qu'ils ont dans le ventre. Profitant d'une légère accalmie, nous nous décidons tous à courir les quelques mètres nous séparant de nos tentes, sous la drache. Les pieds s'enfoncent dans l'eau. Schlak, schlak, schlak... *I'm singing in the rain*³ revisitée... en nettement moins glamour !

Le moral est bon ! Pas question que cette averse vienne ternir nos premiers jours de voyage.

Notre tente permet de dormir à quatre au sec : nous et les deux vélos. Seul petit inconvénient : il faut avoir la souplesse d'un contorsionniste pour entrer dans la « chambre » tout en plaçant derrière soi les vélos sous la toile, dans l'antichambre. Une fois ce puzzle en place, nous suspendons les vêtements détrempés au-dessus de nos têtes. Chacun dans son sac de couchage, la pluie qui tambourine sur la toile nous sert de berceuse. Charles a quant à lui planté sa tente à quelques mètres de nous.

Depuis quelques heures maintenant, ce déluge ne cesse

³ *Chantons sous la pluie* : comédie musicale

de tomber. Cette petite clairière, a priori parfaite, s'avère en fait être un véritable tapis de mousse. Mousse qui absorbe l'eau... et la garde ! Celle-ci continue à jouer du tam-tam sur notre toit de toile. Quelques voitures passent au loin sur la route détrempeée, elle aussi. La civilisation est là !

* * *

Carl-Eric

Et déjà, les premiers doutes traversent les esprits...

« Mais qu'est-ce que je fous ici ? Si c'est chaque nuit comme ça, ce ne sera pas vraiment une partie de plaisir... »

La pluie, l'humidité, l'inconfort... Nous sommes directement plongés – c'est le cas de le dire ! – dans l'ambiance. Le test initial grandeur nature est très... nature ! C'est aujourd'hui notre première nuit sous tente dans les conditions réelles et nous ne pouvons nous empêcher de penser que si toutes les nuits sont semblables, cela risque d'être, à la longue, dur pour le moral. Nous qui voulions de l'aventure, du dépaysement...

Je tapote quelques SMS sur mon téléphone portable. Ils ne seront pas de trop pour me remonter un peu le moral.

Je ne parle pas à Adrien de ces questions qui me taraudent. Je ne veux pas plomber l'ambiance.

Nous sommes à peine à quelques dizaines de kilomètres de chez nous et nous nous sentons déjà tellement loin.

* * *

6 h 30, jour J + 1...

La lumière du jour nous réveille. Il a plu comme vache qui pisse jusqu'au petit matin. Les premiers chants d'oiseaux nous accompagnent pour sortir du sommeil. Du bruit dans la tente d'à côté. Charles se tourne et se retourne dans son sac de couchage. Ça sent le réveil...

— Charles ? Tu dors ?

— Non. Passé une bonne nuit, les gars ?

— Pas trop mauvaise...

Malgré la pluie et l'orage, nous avons tous bien dormi.

On sort la tête de la tente. La forêt est détrempeée. Une légère brume flotte au-dessus du sol. L'humidité libère les parfums agréables de la nature. Nous sommes seuls au milieu des bois, au milieu de cette forêt qui se réveille les pieds dans l'eau. Et les premiers éclats de rire arrivent. Pour un début, nous avons été servis.

Depuis que le projet a pris forme, la peur de ne pas arriver au bout de notre défi nous est bien sûr passée plus d'une fois par la tête. Nous sommes dans le cœur du sujet et les doutes sont apparus dès la première soirée. Nous ne parlerons que bien plus tard de cette première soirée, une fois plus confiants quant au déroulement du voyage. Personne ne voulant être l'oiseau de mauvais augure...

Tentes, sacs de couchage, matelas, réchaud... Tout est vite replié. Nous sortons avec peine de la petite clairière, notre chambre à coucher d'une nuit. Les quarante kilos de nos vélos chargés s'enfoncent dans le matelas de mousse imbibé. Point positif : la tente est complètement sèche à l'intérieur, malgré le rinçage de la nuit. Nous sommes rassurés, au moins sur ce point.

Cette nuit initiale sera la plus mauvaise de notre voyage. Mais, bien sûr, nous ne le savons pas encore...

La seule trace restant derrière nous est celle de l'herbe tassée par le poids de la tente. Ne rien laisser derrière soi, partir sans laisser d'adresse, quelle sensation de liberté ! Nous réalisons seulement maintenant que nous sommes partis. Aucun retour en arrière n'est possible.

Le ventre creux, pas lavés, la bouche pâteuse, nous roulons quelques kilomètres avant d'arriver au centre du village d'Hargnies. Torses nus, nous faisons notre toilette à la fontaine de la petite place, sous les yeux étonnés de quelques badauds qui passent, la baguette sous le bras, le béret vissé sur la tête. Ça ne doit pas être tous les jours que trois cyclistes se lavent sur la place publique. La boulangerie n'est pas loin. Petits pains au chocolat au menu de notre premier petit déjeuner du voyage. Y'a pas de mal à se faire un peu plaisir ! A côté de nos vélos, nous dégustons les pâtisseries, assis sur la pierre bleue de l'abreuvoir. Le rire gras et puissant de notre ami Charlie fait presque trembler les pierres de la place vide...

Maintenant, nous pouvons redémarrer... ou plutôt, nous pouvons enfin vraiment démarrer.

Le soir, nous nous arrêtons dans le village de Boutancourt. Les orages sont encore au programme de la nuit. La leçon précédente ayant porté ses fruits, nous essayons de trouver un véritable toit pour dormir.

Là, nous demandons, comme nous le ferons presque tous les jours en France, à voir le maire. Il n'est pas là. Il a une permanence dans moins d'une heure.

Qu'à cela ne tienne, nous patienterons jusque-là, sans savoir si ça va servir à quelque chose. Nous perdons peut-être notre temps. On s'en fout. On a tout notre temps.

C'est justement pour ça qu'on est partis, pour avoir le temps de prendre le temps...

Alors que nous patientons sous un Atribus, un homme à la barbe sale, aux habits crasseux et à l'haleine chargée nous aborde, un V.T.T. rouge flambant neuf à la main.

— Vous n'avez pas une petite pièce les gars ?

L'homme est un sans-abri.

— Je sors de prison et je n'ai pas un franc...

Nous nous regardons... perplexes. Le gaillard n'a pas l'air commode. Nous lui expliquons qu'on ne voyage pas avec beaucoup d'argent... Mais on se décide à lui donner un peu de monnaie, croyant qu'il ira finalement voir ailleurs. Mais rien n'y fait. Bien au contraire.

— Ce sont de bien beaux vélos que vous avez là... Bon à voler ça !

Ah ! ben, ça commence bien !

— S'il touche à mon vélo, je lui saute dessus ! me chuchote Adrien dans l'oreille...

Pas très à l'aise dans cet Atribus, nous sommes un peu coincés. Pas un passant à l'horizon. L'homme se met à pisser dans un coin. De mieux en mieux.

Manifestement, il n'a pas bu que de l'eau aujourd'hui ! Voilà qu'il se met à chanter !

— C'eeeeest l'histoire d'une petiiiiite fille... s'égosille notre compagnon d'infortune avec une voix digne de Rocky Balboa !

Il s'adresse ensuite à Charles, qui a décidé, pour toute stratégie, de lui opposer un mutisme total.

— Il ne parle pas français votre ami ? Il ne répond jamais à mes questions !

L'homme croit que Charles vient de Suède et il devient un peu agressif. Nous ne savons pas comment nous en débarrasser gentiment.

Finalement, il filera comme un pet sur une toile cirée lorsqu'on lui expliquera que nous avons rendez-vous avec le maire. Apparemment, il n'a pas trop envie de se frotter aux autorités du village...

Enfin, le maire arrive. Il sort visiblement de sa salle de bains. Ouf ! puissante l'eau de toilette ! Il n'a pas lésiné sur la bouteille ! Tiré à quatre épingles, ce grand gaillard tient visiblement à présenter à ses sujets l'image d'un maire propre, respectable et respecté ! Derrière sa barbe poivre et sel, il prend le temps de nous écouter.

— Nous venons d'arriver dans votre village. Nous entamons un voyage en vélo sur plusieurs continents et nous aimerions savoir si vous pouviez nous aider à trouver un endroit pour dormir, étant donné que des orages sont prévus cette nuit. Nous avons matelas, sacs de couchage et tout ce qu'il faut pour manger.

Nous donnons notre carte de visite, avec notre site Internet.

Le maire lit la carte et semble disposé à vouloir nous aider... Il prend son téléphone.

— J'ai trois jeunes avec moi, dit-il à son interlocuteur. Ils sont en vélo et cherchent un toit pour la nuit. Je pense qu'on pourrait les installer à l'institut...

Notre patience aura porté ses fruits ! Nous ne déplierons pas la tente aujourd'hui. Alors que le maire termine sa conversation, nous nous regardons tous les trois. Nous avons trouvé autre chose qu'une clairière imbibée d'eau.

— Voilà, explique le maire après avoir raccroché, vous pouvez aller à l'institut *les Papillons blancs*. C'est un institut pour les jeunes qui ont des troubles mentaux ou comportementaux et des difficultés dans la vie de tous les jours. Mais ne vous en faites pas, vous y serez bien accueillis.

Nous remercions mille fois le maire et nous donnons les derniers coups de pédale de la journée afin de rejoindre notre logement pour la nuit. Nous ne savons pas exactement où nous allons mettre les pieds, mais nous y allons ! Et d'un simple toit, il ne sera pas question. Nous aurons carrément une salle entière rien que pour nous.

Mohammed, l'éducateur spécialisé de l'institut, nous accueille très chaleureusement. Ce Marocain d'origine, filiforme, d'un calme olympien, nous invite à manger avec lui et ses « gamins », comme il les appelle. L'occasion de partager la table avec des jeunes qui n'ont pas la chance que nous avons eue : celle de grandir dans une famille. Ses gamins, Mohammed les gère – c'est le mot qui vient à l'esprit quand on le voit à l'œuvre – de main de maître. Avec une bienveillance, une douceur, mais aussi une fermeté qui force l'admiration. Certains garçons, pas plus hauts que quelques pommes, ont un physique qui trahit la violence et l'énergie qui sont en eux. Etant en difficulté, ils sont difficiles, mais quelques-uns essaient de les remettre dans le bon chemin. Une tâche loin d'être gagnée, mais dont Mohammed s'acquitte avec beaucoup de dévouement.

Apprenant que notre itinéraire nous mènera dans son pays d'origine, les yeux de Mohammed pétillent quand il nous parle du mont Toubkal, que nous avons l'intention de gravir.

Quelle soirée ! Chaleur humaine, gentillesse, bonne humeur... Nous apprenons aussi beaucoup au contact de ces jeunes et de cette autre réalité que nous ne connaissons pas. Déjà, ici, notre voyage va prendre un tournant décisif. Nous prenons véritablement conscience de ce qu'il peut nous apporter. Cette soirée-là, nous décidons de tout faire pour aller à la rencontre des autres, pour dormir le moins possible sous notre tente, seuls, coupés du monde. Notre voyage sera un voyage de rencontres. Parce que selon nous, ce sont elles qui constitueront sa richesse. Aussi beaux soient les paysages, ce sont les visages qui restent.

De bon matin, nous saluons Mohammed et ses petits gars. Nous leur souhaitons bonne chance en silence. La route nous attend.

Les nuages sont bas. Malgré l'été, la météo n'est pas clémente. Tellement peu clémente que la pluie nous rince à nouveau.

A peine passés à côté de l'imposant château de la Cassine, nous trouvons « refuge » dans une forêt... Pas envie de sortir nos ponchos de pluie, on veut se convaincre que ça ne va pas durer. Nous nous arrêtons pour nous abriter sous les arbres bien feuillus. Dix minutes, vingt minutes, une demi-heure... Les gouttes d'eau ne semblent pas vouloir s'arrêter de rebondir sur les feuilles. Après environ une heure, nous sommes trempés.

En deux jours, nous avons déjà eu notre quota de pluie ! Nous n'aimons pas ça, rouler sous la pluie. Le moral n'est pas au plus haut. On rit nerveusement. A la manière du P'tit Gibus de *La Guerre des boutons*, Charles nous lance, mi-blagueur mi-sérieux, « Si j'avais su, j'aurais pas venu ». Nous rions jaune.

Alors que l'averse n'a pas totalement cessé, nous reprenons la route. Marre d'attendre, marre d'avoir froid. Pour rattraper le temps perdu aussi. Et surtout, nous voulons voir s'éloigner ces nuages chargés d'eau ! Les voitures passent à côté de nous en n'oubliant pas de nous asperger encore un peu plus.

Pause-midi. Café de la place. Chat noir sur l'appui de fenêtre. Délicieusement hors du temps. Douce France de Charles Trenet... L'invitation est trop belle. Nous nous arrêtons. D'autant plus que la pluie refait – pour la dernière fois de la journée, heureusement ! – son apparition.

On pousse la porte de l'établissement. Deux clients sont à table et causent avec le tenancier posté derrière son bar. On profite de cet endroit en dehors du temps pour déjeuner. Une femme asiatique au français approximatif nous apporte un bon gros potage qui nous remplit l'estomac. C'est la compagne du propriétaire du café. Grâce à Internet, le monde est décidément un village ! Quand on le parcourt en vélo, c'est peut-être moins évident... En dessert, nous partageons une croustillante conversation avec les deux clients, deux retraités, dont un nous parle de notre ville natale et de ses alentours mieux qu'on ne l'aurait fait. Pas besoin d'aller loin pour être ailleurs. Le dépaysement peut être proche.

La traversée de la France sentira ensuite bon le soleil, les vacances. Une traversée qui nous servira aussi d'entraînement. Notre organisme n'est pas préparé à un tel effort physique. Mais, coup de pédale après coup de pédale, jour après jour, notre corps, nos jambes, nos fessiers acceptent la contrainte, l'allure, les dizaines de kilomètres quotidiens. Petit à petit, nous nous mettons dans le rythme. Rien ne sert de courir, il faut partir.

Presque chaque soir, nous trouverons un toit pour la nuit : une salle municipale, une salle de jeunes, une chambre de vendangeurs, une caserne de pompiers, une auberge de jeunesse, une bibliothèque... Nous expérimenterons presque tout.

Chaque village français – aussi petit soit-il – a son maire... et les infrastructures qui vont avec. Nous les aimons, ces petits villages bourrés de charme. A chaque fois ou presque, le maire répond positivement à notre demande. Pour notre plus grande satisfaction.

Nous serons aussi hébergés par Françoise, Thibaut et leurs enfants, des connaissances en vacances dans le Sud. François et Thomas, des amis de longue date, feront aussi un bout de chemin avec nous. Nos parents, notre tante et notre oncle viendront nous dire une dernière fois « au revoir » à hauteur de Lyon... De vraies vacances en famille, avec les amis, cette traversée de la France !

Grâce à notre moyen de transport, nous allons à la rencontre des gens. Chose que nous ne faisons pas forcément dans notre propre pays. Le voyage nous oblige, nous force à franchir ces barrières que nous dressons nous-mêmes. Après la première réaction de surprise, d'étonnement, l'attitude des gens à notre égard est très souvent positive. Dans une société que l'on nous décrit comme de plus en plus individualiste, de plus en plus refermée sur elle-même, le voisin, l'étranger nous aide bien volontiers.

Aller à la rencontre de l'autre ne demande pas de faire des milliers de kilomètres. Il suffit simplement d'oser... *Oublie que t'as aucune chance et fonce*, nous conseille d'ailleurs Jean-Claude Dusse dans *Les bronzés font du ski !*

Alors que nous quittons François après avoir dormi

dans la plus vieille chambre de la plus vieille auberge de jeunesse de France à Perpignan, nous avons le cœur serré. Comme à chaque fois que nous quitterons des êtres qui nous sont chers. Il rejoint les siens, la vie « normale », tandis que nous nous en éloignons toujours un peu plus chaque jour.

Nous sommes désormais seuls au monde. Seuls avec nous-mêmes... Conscients du défi que nous devons relever.

Dans quelques kilomètres, l'Espagne. Autre pays, autre culture, autre langue, dont nous ne connaissons que quelques rudiments. Et, comme à chaque fois que nous rentrerons dans un nouveau pays, l'excitation, l'impatience... Impatients de rencontrer les Espagnols que l'on imagine chaleureux. Quand l'inconnu cesse d'épouvanter, il ouvre la porte à la curiosité.

3. ¿ DONDE ?⁴

Colera. Tout un symbole. Notre arrivée sur le territoire espagnol commence dans une ville qui porte le nom d'une maladie... Quelle idée de donner un tel nom à une ville !

Planté au-dessus d'une colline, le poste frontière est presque vide. Seuls deux policiers espagnols sont là, sur la route. Juste pour la forme. Ils ne semblent pas être surchargés de travail... Ils n'affichent pas non plus un large sourire à notre passage. On n'en demande pas tant.

L'entrée dans un pays que nous connaissons à peine nous excite. Nous pensons qu'un peuple méditerranéen doit forcément avoir le sens de l'accueil dans le cœur. Pour notre première nuit, pour plus de facilité, nous dormons dans un camping. Il est presque complet. Quelques places sont encore libres au bout du terrain. Les moins bonnes : le sol est loin d'être plat et est plein de cailloux. La nuit est venteuse, les enfants sont bruyants, nos matelas glissent au fond de la tente.

Durant plusieurs centaines de kilomètres, nous longeons la côte... Les routes nationales sont notre quotidien jusqu'à Valence. Des routes aux abords étonnants de saleté ! Des dizaines de bouteilles en

⁴ Où ?

plastique, de cannettes, d'emballages en tout genre (et même parfois des appareils ménagers... Souvent, les bouteilles sont remplies d'urine. Les camionneurs, trop pressés par le temps, ne prennent même pas la peine de s'arrêter pour se soulager ! Les gens ne se gênent pas pour jeter des déchets par les fenêtres de leur véhicule. Après tout, c'est normal, tant que la saleté n'est pas dans sa propre voiture...

Une saleté inversement proportionnelle aux centres des villes où tout est d'une propreté incroyable. Bien souvent, les autorités ont mis en place des systèmes de tri des déchets dans les centres urbains ! On a l'impression que tout ce qui est proche de leur lieu de vie, les Espagnols y font très attention. Ensuite, ce qui est un peu plus loin...

La pollution est ici impressionnante et choquante pour un pays dit « moderne ». Ces dernières décennies, l'Espagne a dopé son économie, sans visiblement beaucoup se soucier de son environnement, sans développer chez ses habitants la conscientisation nécessaire à sa préservation. Ici comme partout ailleurs, l'équilibre entre le développement économique et le respect de la nature semble bien difficile à trouver. Mais il est sidérant de voir qu'ici le monde se fout de préserver son pays, sa région, son village. Après tout, une bouteille en plastique n'a une durée de vie que de plusieurs centaines d'années. A quoi bon la garder dans sa voiture quelques minutes supplémentaires pour la jeter dans une poubelle ? Trop difficile !

Mais pourquoi un tel mépris pour son environnement ? Depuis qu'il s'est sédentarisé, l'homme ne devrait-il pas au contraire soigner la nature qui l'entoure ? Cela semble logique, non ? Eh bien ! Visiblement, non... Quelque chose nous échappe. L'homme semble s'être mis des

œillères, avoir restreint son champ de vision à son petit monde, sa petite vie, sa petite – ou plutôt la plus grosse possible – voiture, sa maison, sa famille. Une vision étroite et à court terme. Tout, tout de suite. Et puis, après... Le prix d'un plein d'essence semble bien plus important que le reste... Avec les moyens de communication actuels, l'homme n'a peut-être jamais autant voyagé. Ce n'est pas pour ça qu'il est plus conscient du caractère fini de la terre. Plus on connaît la terre, moins on semble la respecter. On préfère regarder son nombril plutôt que de regarder au loin. Nos petits souliers nous font plus mal que les problèmes du monde entier. A quand le sursaut ?

A Gérone, nous entrons dans une ville fantôme. Beaucoup de volets sont fermés. Les façades en pierre jaune sont endormies. Il est 16 h 30. Heure de la *siesta*. C'est dimanche. Jour du Seigneur. Pas un chat, pas une personne dans les rues, presque pas de voitures. Sentiment étrange... mais occasion rêvée pour les cyclistes que nous sommes de découvrir cette ville, beaucoup plus qu'une vulgaire étape vers la capitale catalane.

Barcelone, nous ne tardons pas à y entrer. Ou plutôt à tenter d'y entrer. C'est notre première grande ville espagnole. En longeant la côte, nous pensons avoir plus de facilité. Que nenni ! Les importants travaux au nord de la ville, la digue inaccessible, le trafic dense... Autant d'obstacles qui la rendent presque impénétrable. Après un vrai parcours du combattant, nous atterrissons finalement au centre-ville.

Nous trouvons deux lits, pour une nuit seulement, dans une auberge de jeunesse surchauffée, suffocante, au directeur insupportable de bêtise et de vanité mal placée. Un Japonais d'un côté, un Australien de l'autre, nous tentons de nous faire entendre pour avoir des

informations sur la ville et les autres auberges de jeunesse. L'insupportable gérant prête à peine attention à ses hôtes qui se suivent, se ressemblent et assurent à son « auberge » suffocante et surpeuplée, une rentabilité facile. « Si t'es pas joli, tâche au moins d'être poli », avons-nous envie de dire à ce type qui profite de notre mauvais espagnol pour nous rire au nez. « Tu ne mérites pas ta ville » a-t-on aussi envie d'ajouter. Mais bon, ne nous énervons pas... Pas encore.

De Barcelone, nous ne verrons pratiquement rien. Vingt-quatre heures plus tard seulement, nous quittons les lieux, faute de place dans les auberges et les petits hôtels. Nous sommes en pleine période estivale. Pas très étonnant donc que tout soit complet. Pour sortir de la ville, même schéma que pour y entrer. En pire ! Aucune route. Que des autoroutes trop dangereuses à notre goût. Après avoir tourné pendant plus de deux heures, nous sommes contraints de prendre un train pour sortir de ce véritable casse-tête pour cyclistes et paradis pour automobilistes. Et même les gares semblent ne pas vouloir accueillir les deux-roues : nous sommes obligés de porter nos vélos de quarante kilos à bout de bras pour grimper les dizaines de marches qui donnent accès au train. On est en nage, mais contents de pouvoir sortir de ce labyrinthe.

Nous continuons notre route vers Valence, par la côte... Mis à part les villes, propres, au passé historique souvent mis en valeur, le reste ne nous enchante guère jusqu'à présent : paysages peu intéressants, des Espagnols peu avenants avec les étrangers que nous sommes, des routes très fréquentées.

Une fois de plus, Valence nous réserve quelques surprises. L'auberge de jeunesse que nous trouvons doit être située dans la rue la plus mal famée du quartier le plus mal famé de la ville. Alors que nous sommes assis à côté

de la réception, en essayant de téléphoner chez nous, on aperçoit par la fenêtre des drogués en train de se piquer, des sans-abri occupés à traficoter... Toute une ribambelle de petits trafiquants qui ne donnent pas vraiment envie de découvrir Valence *by night*⁵ ! Mais ici au moins, le personnel de l'auberge est sympathique. C'est déjà ça.

Pour quitter la ville, c'est « Barcelone, le retour ». Pendant des heures, nous cherchons une issue autre qu'une route à trois ou quatre bandes. Sans succès une fois de plus. Nous décidons à contrecœur de prendre le train. A nouveau. Demi-tour donc vers le centre-ville et sa gare.

Alors que nous sommes plantés au milieu de l'immense hall de gare, dans l'attente de notre train, d'autres cyclovoyageurs nous accostent. Avec nos vélos chargés et nos sacoches rouges, nous sommes loin de passer inaperçus. C'est une des toutes premières fois qu'on nous aborde aussi sympathiquement en Espagne. Tout ce petit monde termine une randonnée cycliste commencée dans le nord du pays. Paco Tortosa, un homme grisonnant d'une quarantaine d'années, cartographe et surtout père du cyclotourisme en Espagne – on ne l'apprendra que plus tard – est de ceux-là. Il rentre chez lui avec son gamin de cinq ans, par le même train que nous. On prendra donc le train ensemble. Une fois à bord, nous lui expliquons toutes les difficultés qu'on a à trouver des itinéraires intéressants, à sortir de certaines villes... Il nous rassurera bien vite : ce n'est pas nous qui sommes nuls. Il n'y a pas d'issues possibles pour les cyclistes.

Paco nous invitera chez lui. Ce monsieur, petit par la taille, mais grand par le cœur, veut absolument nous faire aimer son pays. Il tracera sur nos cartes le reste du trajet

⁵ La nuit

espagnol, par l'intérieur des terres. Ça s'annonce physique, mais splendide. Nous savons que nous pouvons faire confiance au cartographe. Cette rencontre aussi fortuite qu'utile marquera un tournant – au propre comme au figuré – dans notre traversée de la péninsule. Fini la mer, fini les chaussées sales et encombrées de voitures. A nous le calme et la propreté des chemins au milieu des plantations, des lacs et des petits villages de montagne.

Nous quittons Paco quelque peu réconciliés avec les Espagnols... pour très vite déchanter encore une fois.

Le soir même, nous trouvons un petit lac, à proximité du village de Bellùs. A priori parfait pour y dormir. C'était sans compter sur le non-respect des Espagnols pour leur environnement. Les déchets sont partout. Un vrai dépotoir, alors que l'endroit pourrait pourtant être idyllique. La journée se termine dans la douceur. Le vent fait doucement danser les pins alentour. Le lac devant nous s'appête à s'endormir... Mais non, les hommes en ont fait une petite décharge à ciel ouvert. Nous mangeons là nos conserves et autres réserves de nourriture. Le temps de réfléchir un peu à ce que nous allons faire pour la nuit. On décide de lever le camp – que nous n'avons pas eu envie de planter là – pour rejoindre le centre du village, où l'on espère tomber sur une bonne âme qui nous offrira le gîte. Optimistes jusqu'au bout !

Bellùs, c'est une rue principale et quelques maisons autour. Alors que le soleil se couche, les gens sortent de chez eux. Il y a du monde dehors. On devrait pouvoir trouver un toit pour la nuit...

Avec notre espagnol rudimentaire, nous accostons chaque personne que nous croisons. Pour recevoir toujours la même réponse : « ¿ donde ? ». Où ça ? Mais là,

dans votre jardin ! On ne vous dérangera pas. On plantera la tente, on la remballera demain et on est partis ! Mais non, rien à faire. On demande à un vieux monsieur en train de bricoler dans son garage si on peut y dormir. En guise de réponse, il nous dit qu'on peut dormir sous le porche de la salle communale. Bon, d'accord... Mais vraiment si on n'a rien d'autre alors. Mais merci quand même, monsieur, pour votre hospitalité !

Nous continuons nos recherches. Les cloches de la petite église sonnent. La messe du soir se termine. On demande aux vieilles bigotes courbées qui sortent de l'église. Tolérance catholique oblige, peut-être vont-elles nous prêter un toit pour la nuit. Non plus ! Elles nous évitent, ne répondent pas à nos questions. Ces charmantes (!) vieilles dames doivent avoir laissé leur grand cœur derrière elles, dans l'église. On a même l'impression d'être coupables de quelque chose. L'étranger, qui plus est vagabond, doit forcément être mauvais ! Ah, on n'avait pas pensé à ça ! C'est vrai que nos yeux haineux, injectés de sang, nos canines acérées et nos griffes font peur...

Au café du village, même scénario. Impossible selon le tenancier de poser nos matelas pour la nuit où que ce soit dans son établissement assez grand pour accueillir un régiment. On doit avoir l'air de terribles et méchants malfrats ! Nous commençons à perdre patience et espoir.

* * *

Carl-Eric

Finalement, à la terrasse de ce même café, las de tourner en rond, je m'adresse à trois Anglais, les seuls touristes du village, en train de siroter leur apéro.

— Bonjour, excusez-moi de vous déranger. Ce que je vais vous demander est très particulier et inhabituel. Vous devez me répondre franchement. Mon frère et moi sommes partis pour un voyage d'un an en vélo. Nous passerons la nuit ici ce soir. Malheureusement, aucun Espagnol n'est d'accord pour nous accueillir. Peut-être pourriez-vous nous prêter un toit pour la nuit ? Nous avons matelas, sacs de couchage...

* * *

La quarantaine, ces trois-là sont de bons vivants. Ça se lit sur leur visage. Ils se regardent, hésitent un instant pour finalement accepter. Ils nous accueillent et nous invitent même à dîner – ce sera la deuxième fois pour nous ce soir-là ! – nous offrent vin rouge, rosé, « champagne » espagnol et repas *so british*⁶ ! Et, *last but not least*⁷, nous dormirons même dans une chambre climatisée...

Le soir venu, alors que nous nous glissons chacun dans nos confortables lits bien propres, le film de la journée repasse dans nos têtes. En vingt-quatre heures, tant de choses se sont passées. Beaucoup de stress, de déceptions, de bonnes et de mauvaises surprises. *L'aventure, c'est le trésor que l'on découvre chaque matin*, disait Jacques Brel. A chaque tournant ou presque a-t-on envie de dire !

Une excellente nuit plus tard, nous démarrons la journée le moral au top. Après une photo souvenir avec nos hôtes anglais, nous remontons sur nos vélos. Sur l'itinéraire conseillé par Paco, à l'intérieur des terres, les routes sont belles, calmes, les paysages grandioses. Les rangées d'arbres fruitiers s'étendent à perte de vue.

Mais les Espagnols que nous croisons sont toujours

⁶ tellement anglais

⁷ dernier point mais non le moindre

aussi méfiants, indifférents ou inhospitaliers. De telle sorte que nous ne trouvons jamais un seul petit coin de jardin pour planter la tente, jamais ou presque, une personne bienveillante pour nous souhaiter la bienvenue.

La nature apprivoisée défile. Les pommiers, poiriers, amandiers, pêchers, abricotiers, oliviers, tous en rang d'oignons, se succèdent avec la régularité militaire d'une armée de soldats prêts pour le défilé national. On s'offre toutes les vitamines nécessaires à notre activité sportive. Pendant plusieurs jours, sur des centaines de kilomètres, nous déambulons dans un verger gigantesque qui semble ne jamais finir. Avec comme travailleurs, uniquement des Sud-Américains, les seuls à nous encourager d'un signe de la main.

Cependant, nous demandons encore l'hospitalité aux gens du coin, bien décidés à trouver des âmes accueillantes. Nous ne voulons pas rester sur une mauvaise impression. Et pourtant, toujours, nous aurons les mêmes réponses négatives... Que diable avons-nous fait à ces gens pour mériter un tel accueil ? Nous sommes déconcertés. Nous ne comprenons vraiment pas ce qui génère une telle méfiance. L'excuse de la langue ne peut pas tout expliquer.

Un couple finalement nous aidera à Valentin. Un couple de... Londres ! Dans un premier temps, ils sont navrés, mais ne peuvent nous loger. Qu'à cela ne tienne, ils se démènent pour nous trouver un petit *bed & breakfast*⁸ pour la nuit.

Le braque de Weimar et le bichon de Pamela nous accueillent bruyamment. La septuagénaire nous reçoit les bras ouverts, visiblement trop contente d'avoir un peu de

⁸ chambre avec petit déjeuner

compagnie... et de rentrées financières. Ses immenses lunettes, très *seventies*⁹, posées sur le nez, elle nous bombarde de questions sur notre voyage.

En passant, on essaie de comprendre avec elle ces Espagnols si peu accueillants, avec qui Pamela est forcément en contact tous les jours. *Ignorant pigs*¹⁰ sera son seul éclairage sur ces gens qui l'entourent ! Ah bon, des cochons ignorants ? Sympa, l'image ! L'Union européenne des Européens n'est pas encore parfaite parfaite !

Soirée télé, aux côtés de Pamela, devant une émission anglaise, *black tea*¹¹, biscuits secs. Immersion linguistique totale. Nous sommes, le temps d'un soir, à des milliers de kilomètres de l'Espagne. La « vieille » dame sera, pour nous, une vraie grand-mère d'un soir. Un peu de chaleur et de contacts humains, enfin. C'est bon pour le moral ! Une fois de plus, nous nous félicitons de ne pas avoir planté la tente. Les rencontres, rien que les rencontres...

Le lendemain, nous passons dans un petit village en fête. Tout le monde est là. Un homme, chapeau de paille sur la tête et Ray Ban posées sur le nez, nous aborde et nous interroge, curieux de tout savoir sur nous, nos vélos, notre voyage. C'est bien la première fois qu'on nous accoste en Espagne. Et de fait, il ne s'agit pas d'un Espagnol, mais bien d'un... Anglais vivant non loin de là. Incroyable, mais vrai ! A peine avons-nous commencé notre conversation que notre homme nous invite à dormir chez lui. Une telle offre ne se refuse pas !

En route donc... Après avoir roulé quelques kilomètres sur une piste caillouteuse très escarpée, nous arrivons à

⁹ années septante

¹⁰ des cochons ignorants

¹¹ thé noir

destination... Quelques vieilles maisons de pierre jaune, invisibles depuis la route, sont perchées à flanc d'une colline abrupte. Notre Anglais, qui nous attendait, nous propose un abri pour la nuit. C'est sa remise. Très étroite, sale, poussiéreuse, pas d'eau courante, pas d'électricité. Soit. Ce n'est pas très grave. « Vous verrez bien pire en Afrique », nous assure-t-il, en ôtant ses lunettes de soleil. C'est vrai. Mais l'homme a un regard étrange. Un regard qui nous met mal à l'aise. Les quelques maisons sur la colline sont habitées par une petite poignée de personnes. Pas un bruit. Seulement le vent et les cigales. Atmosphère étrange, indescriptible, indéfinissable... Une ambiance telle en tout cas que l'on ne se sent pas trop à l'aise.

Notre hôte nous montre ensuite fièrement une piscine naturelle, un peu à l'écart des maisons, en haut de la colline. Une femme fait du bronzage intégral, pas du tout gênée par notre présence, semble-t-il.

— Vous pouvez profiter de la piscine sans problème. L'eau est un peu fraîche, mais elle est très propre. Et si vous voulez, vous pouvez même nager nus !

Nous n'avons même pas le temps de répondre que notre « nouvel ami » ne fait ni une ni deux et nous montre l'exemple. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il se retrouve complètement nu à nos côtés, avant de piquer une tête...

Nous sommes à la fois étonnés et amusés. Nos regards se croisent. On s'est compris. On ne passera pas la nuit ici.

— Il faut qu'on trouve une excuse. Moi, je ne reste pas ici. Je n'aime pas trop l'atmosphère des lieux ! Rien à cirer qu'il se mette à poil devant nous, mais je ne l'sens pas trop, me lance Adrien...

Tout à fait d'accord ! Mais quoi comme excuse ?

Rapidement, nous trouverons le prétexte de la longue route à faire le lendemain pour laisser notre « nouvel ami » barboter seul dans sa piscine naturelle...

Et nous voilà de nouveau sur la même piste montagnaise, ardue, abrupte... Qu'importe. Nous sommes libérés d'un poids.

Une fois sur la route, nous ne pouvons nous empêcher de rire à gorge déployée ! On voulait des rencontres. On est servis !

Nous trouvons une petite pension à Hornos. Nous l'avons bien mérité ! Les derniers kilomètres auront été d'une rare difficulté jusqu'à présent. A croire qu'ils font exprès de construire leur village sur les points les plus hauts des collines. Ah, eh bien ! oui en fait, en y réfléchissant, ils l'ont fait exprès !

La suite de notre voyage sera du même acabit : magnifique côté nature et patrimoine, désagréable et décevant côté humain. Les côtés pile et face de notre traversée espagnole.

Après les « vacances » françaises, l'Espagne aura été tout autre. L'inconnu nous rendait impatients, excités... pour finalement nous décevoir, humainement seulement.

Ce n'est pas faute d'avoir cherché le contact, d'avoir fait des efforts, histoire de ne pas rester sur une mauvaise première impression. L'accueil froid de nos voisins méditerranéens nous a en tout cas surpris plus d'une fois.

Nombre de voyageurs passés comme nous par l'Espagne diront sensiblement la même chose. On ne peut s'empêcher de se poser des questions. Pourquoi cette indifférence, cette méfiance de la part de beaucoup d'Espagnols ? Pourquoi si peu d'hospitalité ?

Sommes-nous si différents ? L'Espagne est un pays de grands voyageurs. Ne devraient-ils pas être compréhensifs vis-à-vis de nous ?

Est-ce notre mauvaise connaissance de la langue ? Peut-être. Mais pourquoi alors les Argentins, les Boliviens et les Péruviens nous ont-ils réservé un accueil autrement plus cordial ? Et pourquoi des amis argentins ayant visité l'Espagne ont-ils eu la même impression que nous ?

La fierté nationale pourrait peut-être être une explication. Mais les Argentins, les Péruviens, les Nord-Américains et bien d'autres sont là pour prouver que fierté nationale et accueil de l'étranger sont tout à fait compatibles.

L'Espagne est une véritable porte d'entrée vers l'Europe pour des milliers d'immigrés venus d'Amérique latine, d'Afrique, d'Europe de l'Est ou d'ailleurs. Traditionnellement pays d'émigration, l'Espagne est devenue depuis quelques années un important pays d'immigration. On se doute bien que cette réalité ne doit pas être simple à gérer. Mais cela peut-il expliquer l'attitude des Espagnols envers les étrangers que nous sommes, même lorsque nous étions dans des régions rurales très peu touchées par l'immigration ? Peut-être expriment-ils par là leur ras-le-bol de *l'autre*, des nouveaux arrivants, quels qu'ils soient ? Le pauvre venu d'ailleurs chercher un meilleur endroit pour vivre est-il à ce point une menace pour le « bon national » ? Lui aussi participe souvent à la prospérité en exécutant des travaux que les autochtones ne veulent plus faire. C'est vrai, en Espagne comme ailleurs. Le repli sur soi est plus facile que l'ouverture, plus facile que l'effort que nécessite un pas vers autrui.

Ici, pour beaucoup, nous sommes des intrus en transit, indésirables manifestement. Au moins, cette forme – légère et temporaire – d'exclusion dont nous faisons l'objet nous amène à réfléchir un peu plus en profondeur à toutes ces questions. Voir les choses avec un autre œil, d'un autre point de vue, change la perspective, change la vision que l'on a du monde. Chose que l'on ne fait pas assez souvent. Il y a toujours du positif à retirer dans une expérience négative.

Les gens du Nord ont dans le cœur le soleil qu'ils n'ont pas dehors, explique la chanson. Ça semble être exactement le contraire, ici... Dommage.

Mais ce n'est pas grave. Pour autant que ce ne soit pas partout la même chose. Nous nous adaptons. Un impératif pour effectuer n'importe quel voyage de ce type, chose qui a fait l'homme et ce qu'a fait l'homme depuis toujours...

Assis sur nos vélos chargés comme des mulets, transpirants, nous avons l'air d'extraterrestres complètement fous. Nous le lisons dans les yeux des gens que nous croisons ou qui nous dépassent, confortablement assis dans leurs voitures climatisées. Pourquoi se donner tant de mal à voyager de la sorte, alors que l'on pourrait le faire en train, en voiture, en bus ou même en motocyclette au pire !?

Dire qu'on ne s'est jamais posé la question serait mentir. Dire qu'on n'a jamais envie ces gens avachis, affalés dans leur siège, sortant de leur voiture climatisée, frais et dispos, en haut d'une colline pour admirer le point de vue de derrière leurs Dior posées sur le nez... et presque aussitôt repartir, serait faux. Alors que nous avons mis toute notre énergie et notre sueur pour profiter du

même spectacle... Mais très rapidement, la conscience de vivre plus intensément, la conscience de la valeur des choses, nous fait reprendre le sens de notre réalité.

Voyager comme nous avons décidé de le faire donne de la consistance, de l'importance aux choses simples. Boire quelques gorgées d'eau, prendre une douche, casser la croûte... toutes ces habitudes banales ont maintenant une autre saveur, une autre dimension. Ce confort de vie que l'homme a mis tant d'années à acquérir, nous l'apprécions d'autant mieux que nous avons sué pour le mériter en quelque sorte... On a l'impression que les gens que nous croisons ne savent pas à quel point ils bénéficient d'un confort incroyable. Pire, qu'ils ne le méritent pas ! Peut-être est-ce lié au fait qu'on peine, qu'on souffre, qu'on sue dans ces sierras certes superbes, mais aussi et surtout terriblement physiques, escarpées, et écrasées par un soleil de plomb. Des températures de plus de 40 degrés sont notre lot quotidien. De plus, nous n'avons pour l'instant aucun atome crochu avec les Espagnols... parce que les Espagnols n'ont aucun atome crochu avec nous ! Mais bon, nous ne sommes pas rancuniers...

Des conditions difficiles rendent le périple plus intense. Et pourtant, nous ne sommes qu'au début d'un long chemin, avec encore un confort – routes, conditions sanitaires, approvisionnement en eau et en nourriture – excellent. Mais déjà, les conditions climatiques exigeantes et les routes physiques nous obligent à faire la part des choses entre l'indispensable et l'accessoire. Il n'y a pas de place dans nos sacs pour l'accessoire. Il n'y a pas de place non plus dans nos journées pour le futile. Manger, boire, dormir, rouler sont nos principales activités. Et rencontrer l'autre, se découvrir soi et intensifier les

contacts avec ses proches. Parce que tout ce qui est rare devient forcément précieux.

Les Occidentaux ont les mains pleines et la tête vide a dit un philosophe. Vivre pendant près d'un an les mains remplies seulement de ce qui est indispensable à la vie oblige à faire la part des choses...

Paradoxalement, nous éloigner nous rapproche de notre terre natale et de notre famille. Nous prenons du recul pour nous rapprocher...

De plus en plus, nous avons hâte de découvrir la suite, le Maroc. Sans doute parce que l'Espagne, sous certains aspects, nous a déçus. Mais il s'agit d'une hâte mêlée d'une dose d'appréhension, il faut bien l'avouer. Après Grenade et sa majestueuse Alhambra, le ferry nous emmènera ensuite d'Algeciras jusqu'au sol africain...

L'Afrique nous y voilà ! Peu à peu, l'Europe est derrière nous. L'entraînement est fini. Les choses sérieuses commencent véritablement. Plus que jamais depuis le départ, nous ne savons pas ce qui nous attend de l'autre côté de cette Méditerranée. Plus que jamais, nous avons envie d'aller voir ce qui s'y passe.